

Note pour le lecteur

Les dessins présentés dans ce livre ont été sélectionnés parmi les œuvres réalisées par Lee Mekyeoung depuis 1998. La légende qui figure en dessous de chaque illustration précise le nom de la boutique (qui donne souvent son nom à l'œuvre), les dimensions de l'œuvre et sa date de réalisation. Tous les dessins ont été faits sur papier, à l'encre acrylique et à la plume.

Titre original : *Dongjeon hanarodo haengbokhaetteon gumeonggagaeui naldeul*

© 2017 Namhaebomnal., Korea pour l'édition originale

© Lee Mekyeoung c/o Namhaebomnal, tous droits réservés.

Édition française publiée par l'intermédiaire de HAN Agency Co., Korea

© 2018, Editions Philippe Picquier

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.com

ISBN : 978-2-8097-1372-5

Achevé d'imprimer en Lituanie
par Standartu Spaustuve

Dépôt légal : octobre 2018

Lee Mekyeoung

les petites épicereries de mon enfance



Traduit du coréen par Lim Yeong-hee

Adapté par Lucie Modde



Éditions
Philippe Picquier

Table

Prologue : Le chemin qui mène
aux petites épiceries de mon enfance 6



QUE DE SOUVENIRS AGRÉABLES CACHÉS DANS LES PETITES ÉPICERIES

Là où naissent les histoires 10

Une nuit agréable à la lumière d'un réverbère 14

Avec une marmite accrochée à la moto de mon père,
toute la famille est prête pour le pique-nique! 18

Tu aimes tant que ça les *dalgona*? 24

L'héritage de ma grand-mère maternelle 30

Eunjeong, la fille de la petite épicerie
que j'enviais le plus au monde 36



Une maison avec cour 38

Histoires de la *sarangbang*, la pièce pour les invités 44

Noms 54

La petite épicerie *Toechon Gwaneum-ri* 62

JE PARS À LA RENCONTRE DES PETITES ÉPICERIES

Le *gumeong gagae* de janvier 72 Devant le *Waheul sanghae* 94

Okki sanghae 78

Kamnamu gagae 102

Chungnam sanghae 82

A Haenam 104

Dodang sanghae 84

En amont du fleuve Mankyong 106

La saison des *pyeongsang* 88

LE TRAVAIL FAIT PARTIE DU QUOTIDIEN

Le temps passé dans mon atelier 110

Les quatre saisons 116

Gyeongchun 124

Un lien de longue date 126

Le regard du peintre 130

Yusim super 136

Horizontalité et verticalité 138

Un mauvais choix 142

Seokchi sanghae 144

Des arbres en ornement 149

Je fais les cent pas dans le quartier de Cheongpa-dong 153

Un dernier coup d'œil avant de m'en séparer 159

Une histoire de toits 162

Le voyage de ma plume 166



SUR DE VIEUX CHEMINS

Devant le temple à Duryunsan

Une enseigne écrite à la main 184

dans le district de Haenam 170

Devant *Daegok sanghae* 190

Mansae sanghae 172

Zangza sanghae 194

Haeryong sanghae 174

Gokseong kyotong

Hapal sanghae 176

jukjeong jeongyuso 198

Cheongsong super 180

Epilogue : Ce que j'ai appris de ceux qui restent

toujours à la même place 203

Le chemin qui mène aux petites épiceries de mon enfance

6

Cela fait près de vingt ans que je dessine des petites épiceries. Je n'avais pas réalisé qu'autant d'années avaient passé. J'ai tout à coup l'impression de vivre à une époque inconnue. Depuis ma rencontre avec la petite épicerie de Gwaneum en 1997, je n'ai plus arrêté de chercher des *gumeong gagae*¹ pour les dessiner. Dès que j'ai un peu de temps, je prends la route sans destination précise ; j'ai dû parcourir toute la Corée maintenant. En vingt ans, beaucoup de choses ont changé ou ont été détruites avant de renaître sous une nouvelle forme, c'est ainsi qu'on mesure à quel point le temps passe vite. Au printemps dernier, j'ai refait le trajet que j'avais suivi il y a huit ans. Les magasins, leurs propriétaires âgés, les vieux arbres que j'avais vus avaient disparu, remplacés par de larges routes et des immeubles nouvellement construits.

Si je me suis mise à dessiner des petites épiceries, c'est parce que j'étais attirée par la beauté discrète de ces vieilles boutiques à l'apparence délabrée et misérable. J'étais curieuse de ceux qui y vivaient avec persévérance depuis plus de quarante ans. A mesure que le temps passait, j'ai commencé à regretter que ces *gumeong gagae* ne se transmettent

1. Les petites épiceries dont l'auteur parle dans ce livre s'appellent en coréen *gumeong gagae*, ce qui signifie littéralement « boutique de la taille d'un trou ». On parle aussi de *super*, de *sanghae*, de *mart* et de *jeomppang* pour désigner ces lieux.

pas à la génération suivante. J'en suis venue à faire le vœu que leurs propriétaires âgés vivent longtemps, très longtemps, en bonne santé.

Si seulement je pouvais dessiner toutes ces petites épiceries avant qu'elles disparaissent ! Si seulement elles pouvaient continuer à vivre à travers mes œuvres ! C'est là mon souhait le plus cher.

Aujourd'hui, la plupart des épiceries que j'ai dessinées et leurs vieux propriétaires n'existent plus que dans mes œuvres et dans les mémoires. Je n'en rencontre plus guère, et lorsque c'est le cas, je ne peux rien faire pour garantir leur survie. Cela me serre le cœur. Les chances que j'ai de tomber sur une de ces adorables petites épiceries sont de plus en plus faibles. Peut-être le temps est-il venu de dire au revoir à mes beaux souvenirs, à mon admiration et à ma compassion pour elles.

Je voudrais dans ce livre montrer mes dessins de ces *gumeong gagae* avec qui mon destin est lié depuis si longtemps. Je voudrais partager avec vous les histoires que j'ai entendues et gardées en mémoire pour qu'elles éveillent votre sympathie et que nous nous en souvenions ensemble. En présentant ces lieux en passe de devenir une légende, c'est comme si je chuchotais à mes lecteurs, avant qu'il ne soit trop tard, de ne pas manquer cette occasion inouïe de jeter un regard sur ces êtres modestes et simples qui vécurent avec nous à une époque donnée.

Faisons attention aux choses qui nous entourent et qui nous sont familières. Peut-être leurs angles usés et arrondis par le temps cachent-ils une beauté que rien ne pourra remplacer ? En les observant attentivement, on peut y percevoir les traces du temps et de la douceur de la vie. Tel est le chemin qui mène à ces petites épiceries dans ma mémoire, elles qui suscitent en nous un bonheur attendrissant chaque fois que nous tournons au coin d'une rue...

7

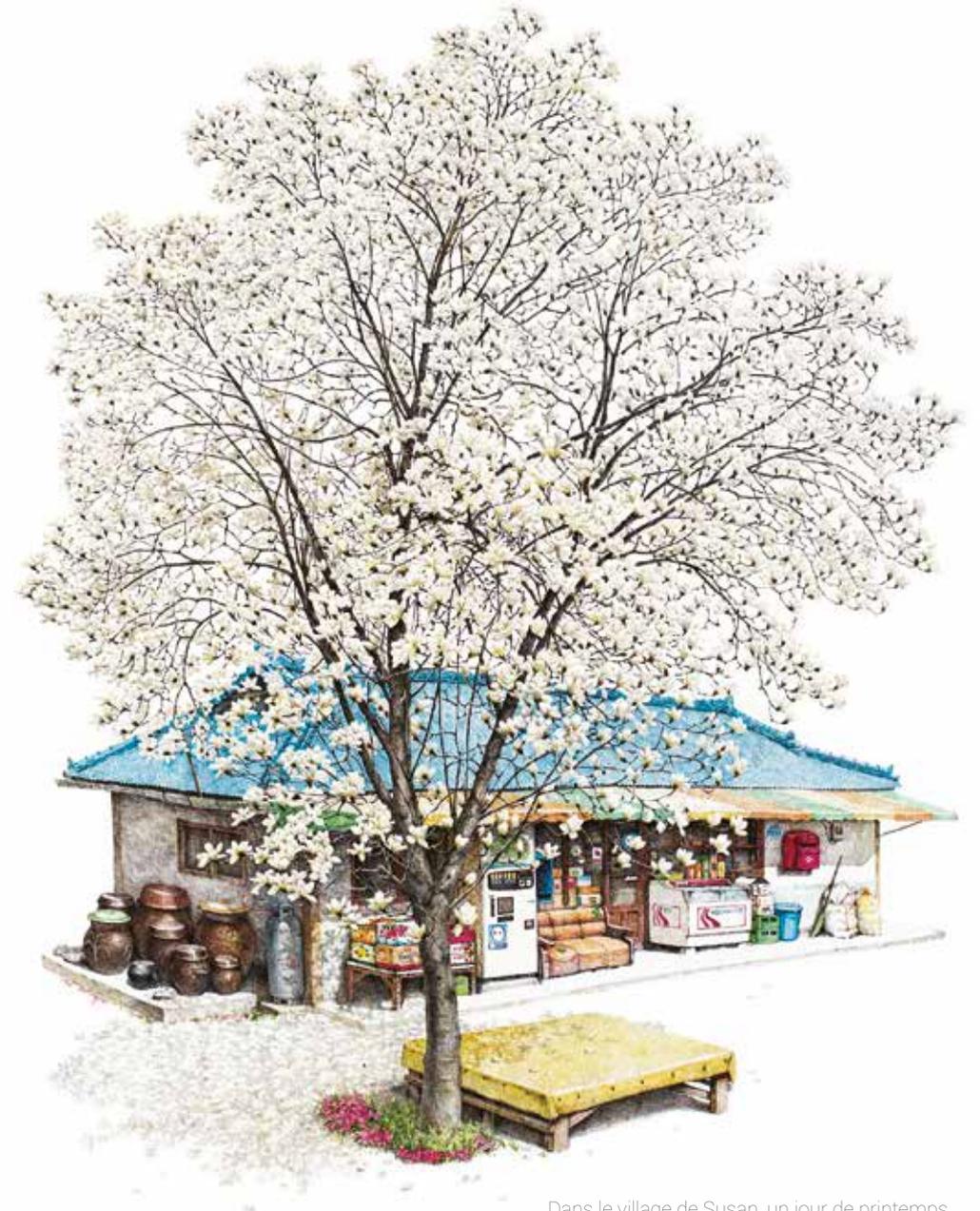
QUE DE SOUVENIRS
AGRÉABLES CACHÉS
DANS LES PETITES
ÉPICERIES

Là où naissent les histoires

10

La pièce pour les invités, celle du moulin, le café du coin, le salon de coiffure pour femmes, celui pour hommes... Tous ces endroits voient naître des histoires, mais le *gumeong gagae* est celui où en naissent le plus. Surtout s'il s'agit d'une petite épicerie implantée au bord d'une route. Un nombre incalculable de femmes, d'hommes, de jeunes, de vieux, de villageois et de visiteurs y passent. Avec le temps, toutes sortes d'histoires voient le jour et se répandent comme une traînée de poudre. « Et puis ? Il paraît que... Voilà ce qu'il a dit... » Parfois exagérément gonflées, elles peuvent engendrer malentendus ou disputes.

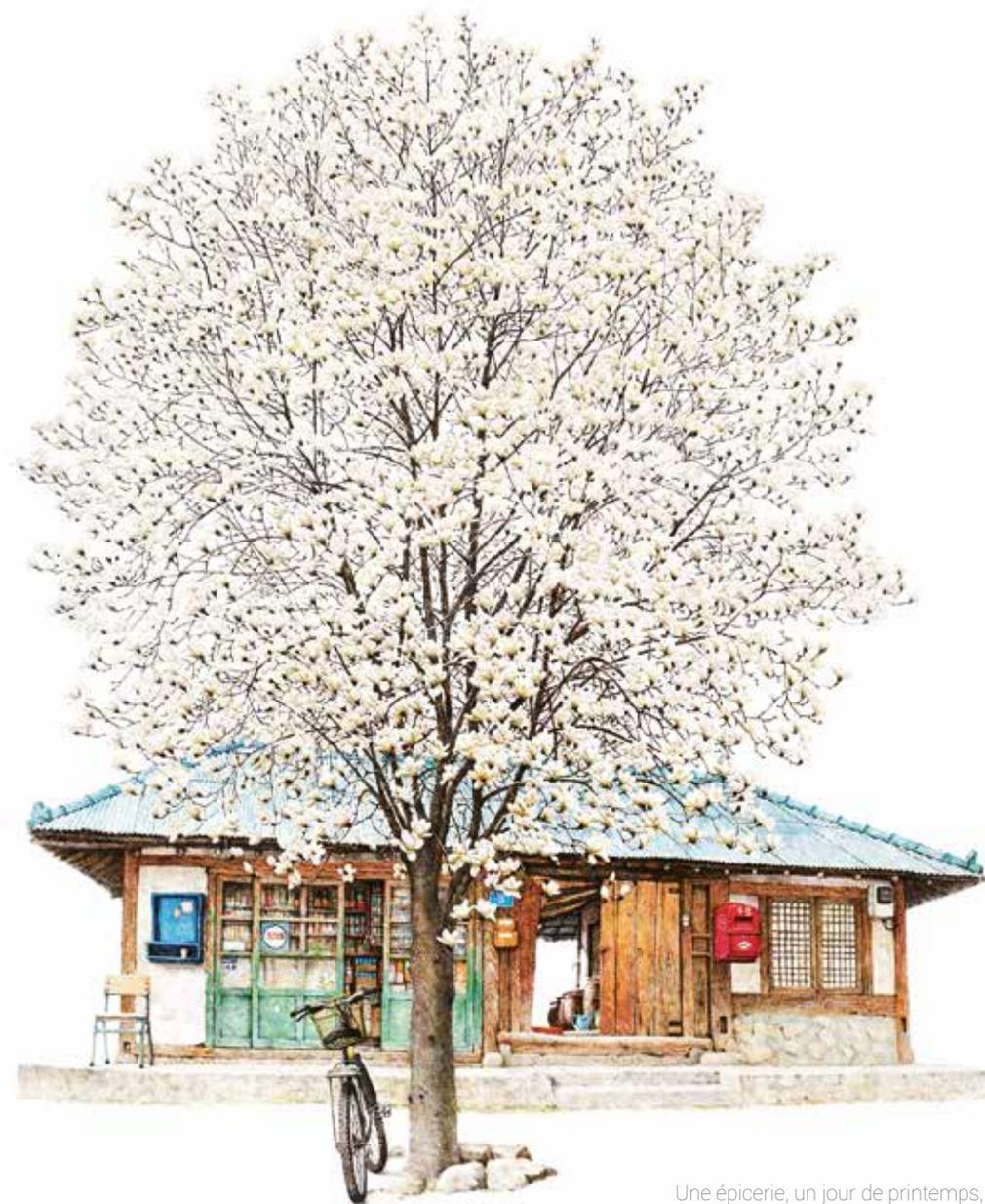
Les histoires enrichissent nos souvenirs du temps passé, qui ajoutent à leur tour de nouvelles couleurs et du sens à la vie.



Dans le village de Susan, un jour de printemps,
91 × 72cm, 2015



Deoksu sanghae,
53 × 45 cm, 2014



Une épicerie, un jour de printemps,
91 × 72cm, 2016

Une nuit agréable à la lumière d'un réverbère

14

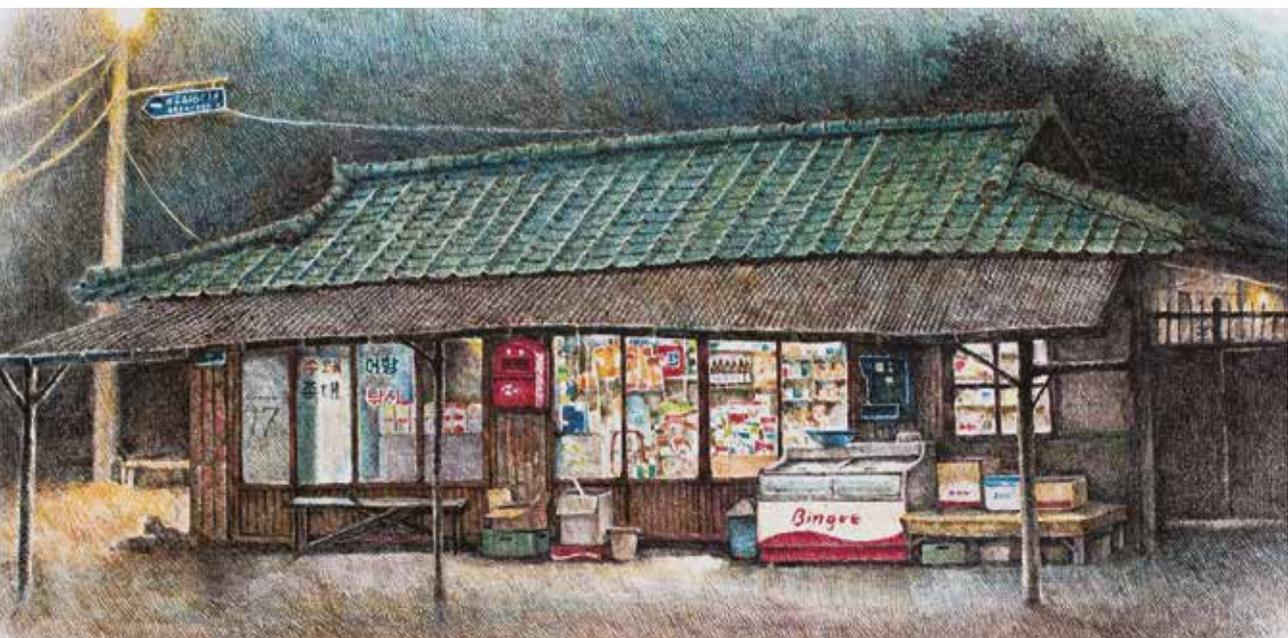
Au pied de Namhansanseong – l'ancien fort devenu parc dans la province de Gyeonggi, à quelques dizaines de kilomètres de Séoul –, les villages voisins de Gaemi et Geoyeo coexistent harmonieusement. Mon père, un ancien agent immobilier, avait emménagé là en 1978 et y avait créé un atelier de fabrication de bijoux. Des champs et des rizières s'étendaient partout alentour. Au printemps, les bœufs travaillaient dans les champs, et l'été, les grenouilles coassaient bruyamment dans les rizières. L'ambiance était résolument rurale. A l'époque où ma famille s'installa, j'avais sept ou huit ans. J'en ai gardé beaucoup de bons souvenirs : je me suis amusée comme une folle à jouer à *juibulnori*¹, à la guerre, à l'élastique, à cache-cache... Nous jouions à tout ce qui existait à l'époque. Le terrain vague à côté de la décharge était notre territoire.

Au coucher du soleil, les femmes sortaient dans les ruelles avec des boîtes métalliques vides de matière grasse, en posaient deux en parallèle pour pouvoir mettre une marmite dessus, ramassaient des branches d'arbre et faisaient un feu pour cuire le riz. C'était l'époque de la deuxième

1. Jeu qui consiste à allumer des petits feux dans des boîtes de conserve et à les faire tourner à l'aide de fils lors de la première nuit de pleine lune de l'année.



Samyang super,
57 × 40 cm, 2010



2 décembre,
32 x 19 cm, 2014

crise du pétrole et elles faisaient ça afin d'économiser le combustible. Ma mère, qui cuisinait pour les employés de l'atelier, n'avait pas un moment de répit de toute la journée, si ce n'était l'heure de préparation du dîner pendant laquelle elle soufflait un peu en bavardant avec les voisines. Les soirs d'été, accroupie près de ma mère, j'écoutais leur bavardage en contemplant le soleil qui se couchait derrière les talus séparant les rizières. Je m'en souviens comme de moments paisibles et réconfortants.

Alors que mes parents vivaient chaque jour dans l'angoisse à cause de la flambée des prix liée à la crise économique et de l'agitation politique, nous nous amusions en toute insouciance. Comme mes parents travaillaient tous les deux, moi et mon frère de trois ans mon cadet avions passé la plupart de notre enfance chez nos grands-parents à la campagne. C'est à partir de notre déménagement que les quatre membres de la famille furent enfin réunis et purent vivre sous le même toit. Pour moi qui venais de la campagne, la petite épicerie de ce coin proche de Séoul était un univers merveilleux, un monde tout nouveau rempli d'aliments sucrés et peu recommandables. Lorsque mon père me donnait une pièce, j'y courais aussitôt m'acheter un bonbon que je savourais, nageant en plein bonheur. Même la nuit, quand elle tombait, était agréable à la lumière de ce réverbère.

Avec une marmite accrochée à la moto de mon père,
toute la famille est prête pour le pique-nique !

18

Quand j'étais petite, toute ma famille se serrait sur une moto pour aller pêcher près d'une rivière. Maintenant que j'y repense, c'était très dangereux, du vrai n'importe quoi, mais nous, on s'en moquait. Mon petit frère était assis devant mon père dont je serrais la taille et ma mère s'installait derrière moi, la dernière de la file. Nous attachions une marmite à la moto et fendions la bise entre Macheondong, à Séoul, et Paldang, dans la province de Gyeonggi. J'avais du mal à respirer à cause du vent qui me fouettait le visage et continuait sa course comme une flèche. Encore aujourd'hui, quand je ferme les yeux, je sens ce vent sur ma peau.

Le cours d'eau qui coule devant Aeryeon, le village natal de mon père, prend sa source dans la vallée de Deokdong et rejoint la rivière Jupoo avant qu'elle se jette dans le lac de Chungju. Dans son enfance, mon père y pêchait presque tous les jours. Il avait donc beaucoup d'expérience et était très doué pour la pêche : en à peine une heure, son seau était plein de poissons. La plupart de ses prises étaient des vairons gros comme deux doigts, mais il lui arrivait parfois d'attraper un poisson-chat à longues moustaches.

Ma mère mélangeait dans la marmite un peu de riz lavé et gonflé à l'avance, des poissons et des feuilles de mauve frisée, puis versait de l'eau dans laquelle elle avait dilué un peu de pâte de piment rouge avant de faire bouillir le tout et de nous servir un bouillon de riz au poisson tout rouge ! C'est sans doute parce que j'en mangeais après avoir joué dans l'eau jusqu'à ce que mes lèvres bleussent que je raffolais de ce plat. Mon frère et moi mangions aussi souvent des tranches de poisson cru que nous trempions dans une sauce au piment vinaigrée. Le goût en était particulièrement savoureux et rappelait celui des aloses.

La fillette de neuf ans est aujourd'hui une femme de plus de quarante ans. Pourtant, je me souviens comme si c'était hier des doux battements du cœur de mon père, un homme de trente-quatre ans, jeune et en pleine santé, que j'entendais quand je collais mon oreille à son dos tiède.

19



Bada super,
20 × 20 cm, 2013



Pendant la floraison des pivoines,
80 × 80 cm, 2011



A Seosan, province de Chungcheong du Sud,
19 × 33 cm, 2015

Tu aimes tant que ça les *dalgona* ?

24

De retour de chez mes grands-parents, j'appris que j'avais des poux. Ma mère, lassée de les enlever au peigne fin, pulvérisa un produit anti-poux sur ma tête et me coiffa d'un bonnet décoré de fausses fleurs multicolores dans un souci d'efficacité. Mais moi, je me mis à pleurnicher parce qu'il m'étouffait et me grattait. Elle me donna alors une pièce et je me précipitai à la petite épicerie pour m'acheter un *dalgona*. Cette friandise m'avait tellement manquée pendant mon séjour à la campagne que je n'avais pas pu attendre une seconde de plus. Peu importait que ma tête soit couverte d'un bonnet !

Il y avait deux façons de préparer les *dalgona* : en faisant fondre un morceau de sucre avec une pointe de bicarbonate de soude, qu'on mangeait comme ça ; ou en versant la préparation dans un moule pour lui donner différentes formes. Je ne pense pas les avoir jamais bien démoulés, car c'est vraiment difficile d'enlever le moule proprement. Il faut être très soigneux. Aujourd'hui, on utilise systématiquement des moules de formes différentes. Ce que j'aimais à l'époque, c'était quand on faisait fondre un morceau de sucre blanc à peine plus grand qu'un dé dans une louche. Accroupie devant le feu d'un poêle tout juste assez profond pour contenir deux briquettes de charbon, j'étais tellement absorbée par la préparation

de ces délicieux *dalgona* que je me brûlais régulièrement les genoux. Cela ne suffisait pas à me faire renoncer à mon amour pour ces friandises.

Voici comment préparer mes *dalgona* préférés : mettez un morceau de sucre blanc dans une louche placée au-dessus d'un feu et faites-le fondre doucement en remuant avec une baguette en bois pour qu'il n'accroche pas ; ajoutez une pincée de bicarbonate de soude du bout de la baguette et continuez à remuer. Attention, si vous en mettez trop, le goût virera à l'amer ; si vous n'en mettez pas assez, le bonbon ne gonflera pas. C'est pourquoi l'expérience et la technique sont importantes. Quand la préparation gonfle, laissez-la remplir toute la louche : votre œuvre est alors achevée. Petite astuce : il faut enlever la louche du feu juste avant que la pâte ait trop gonflé pour qu'elle continue à gonfler avec la chaleur de la louche. Cela vous évitera de faire brûler votre caramel. Si la préparation brûle, elle gonflera moins et aura un goût amer, faites bien attention. Trempez alors votre baguette dans la louche, enroulez le *dalgona* autour et dégustez-le à petites bouchées... Mmm, comme c'était bon, et tellement amusant ! Comme je le mangeais très lentement pour faire durer le plaisir, le *dalgona* durcissait ; je le remettais alors sur le feu pour le faire refondre. Quand il n'en restait presque plus et que je voyais le fond de la louche, j'y versais un peu d'eau, la faisais bouillir et buvais en soufflant sur mon eau sucrée comme si j'y avais mis du miel.

A force de fouiller dans ma mémoire, la joie de ces moments m'est revenue, intacte. Voilà pourquoi je me suis autant attardée sur les *dalgona*... Leur goût était vraiment exquis, mais au-delà, le plaisir d'assister à leur préparation et le bonheur qui jaillissait en moi quand ils gonflaient me font sourire aujourd'hui encore, bien des années plus tard.

25



Dans le village de Yiheon,
100 × 65 cm, 2013



Keumseong sanghae,
33 × 19 cm, 2013

L'héritage de ma grand-mère maternelle

30

Quand j'étais petite, j'adorais dessiner. Le dessin était mon meilleur ami et mon jeu préféré. Lorsque quelqu'un me demandait ce que je voulais faire plus tard, je répondais toujours : « Peintre ! » C'était devenu ma réponse fétiche. Dans ma famille, personne ne dessine mais les femmes ont des doigts de fée : ma mère est particulièrement douée en couture, et ma grand-mère était une vraie légende en la matière.

Dans mes souvenirs, ma grand-mère maternelle est associée à la couleur blanche : elle attachait ses longs cheveux blancs soigneusement peignés en chignon avec une épingle en argent et aimait porter des *hanbok* en coton ou en lin blanc qu'elle confectionnait elle-même. Elle s'est éteinte alors que j'étais encore petite, aussi son image était-elle pour moi pareille à un rêve. Mais elle m'avait laissé un objet incroyable : une pelote de fil en forme de pomme, dont la queue était en soie rouge. Elle se trouvait dans la boîte à ouvrage de ma mère. Intégralement réalisée en fils de coton, cette pelote avait été le cadeau de mariage de ma grand-mère à sa fille. L'objet était tellement raffiné que, même enfant, j'avais du mal à croire qu'il fût de la main de l'homme.



La boîte à trésors de ma mère,
80 × 80 cm, 2010



Amour,
35 × 35 cm, 2015

Quand j'étais petite,
50 × 100 cm, 2016

Cette pelote a longtemps partagé ma vie. Elle me servait de jouet. Chaque fois qu'une de mes dents bougeait, ma mère en tirait un fil et l'accrochait à ma dent pour l'arracher. Quand j'avais des problèmes de digestion, ma mère se servait également de cette pelote. Elle serrait fort le fil autour de mon doigt et donnait un coup d'aiguille dans le bout non irrigué pour purger mon organisme. Plus je grandissais et plus cette pelote me paraissait rapetisser. Puis est arrivé un jour où je n'avais plus l'âge de m'amuser avec elle, et elle a disparu de ma vie.

Parmi les sept enfants de ma grand-mère, on dit que c'est ma mère qui lui ressemble le plus. Cette année, ma mère a eu soixante-dix ans ; son visage me rappelle énormément celui de ma grand-mère. Quant à moi, je ressemble de plus en plus à ma mère.



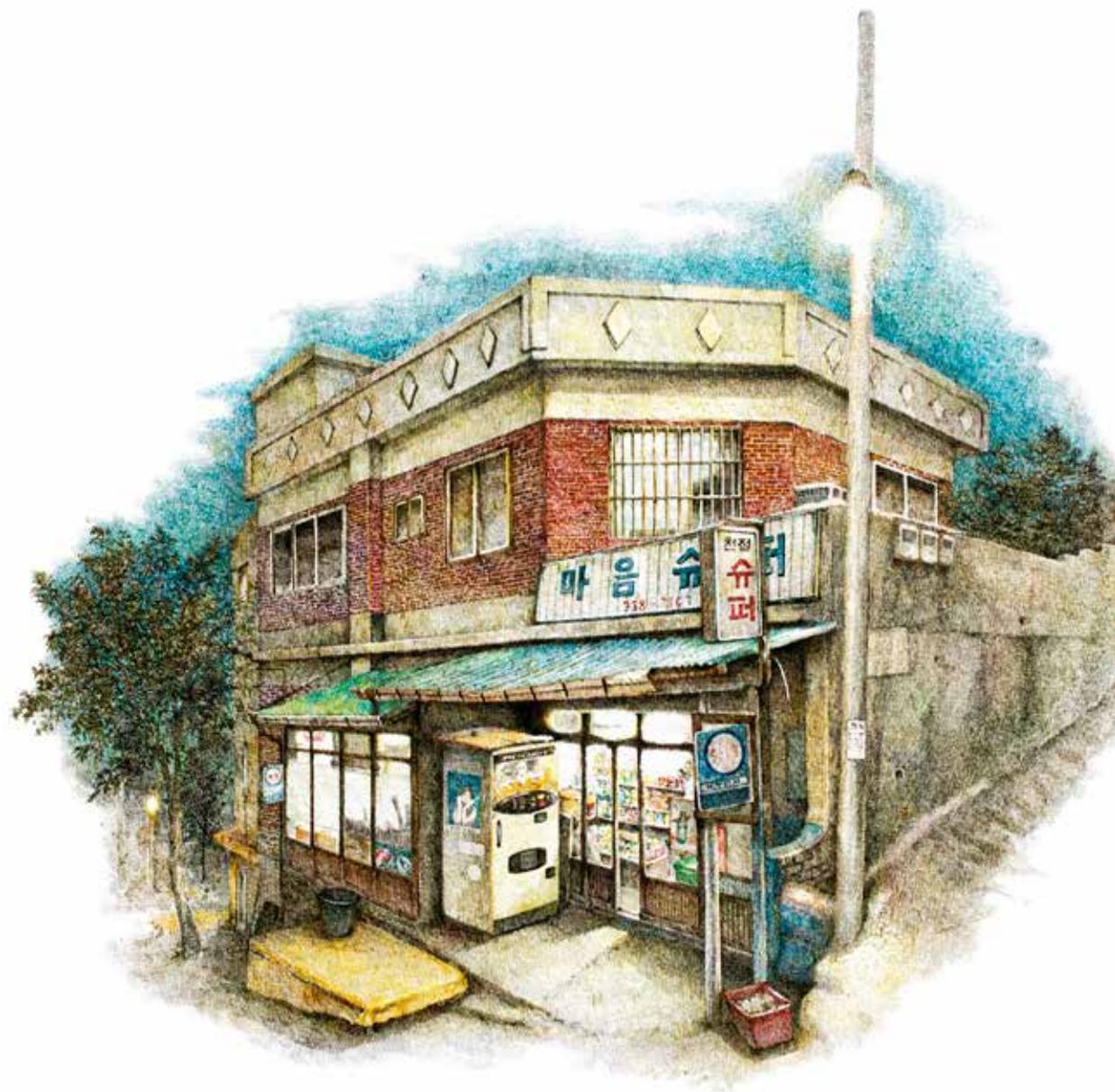
A Haenam,
33 x 19 cm, 2012

Eunjeong, la fille de la petite épicerie que j'enviais le plus au monde

36

Les difficultés économiques d'un foyer font souvent peser beaucoup de secrets sur une jeune fille à l'orée de la puberté, qui se trouve facilement exposée à des situations embarrassantes. Maintenant que j'y pense, ce n'était pas si grave que ça, mais pour l'adolescente que j'étais, la pauvreté de ma famille était terriblement honteuse et je voulais la cacher à mes amis, d'autant plus que j'avais un amour-propre démesuré. Mais avec Eunjeong, qui était dans ma classe en première année de collège, ce problème ne se posait pas. Grâce à elle, ma vie de collégienne n'était pas trop solitaire.

Ses parents tenaient une petite épicerie située à un carrefour où ils vendaient entre autres du riz. Chaque fois que j'allais voir Eunjeong chez elle, je croisais son père, tout suant, en train de livrer des sacs de riz. La tête rasée, un petit ventre tendant ses vêtements, il était taciturne et bourru mais ses yeux souriaient avec gentillesse pour accueillir les gens. Je m'en souviens comme d'un père en pleine forme ; mon père à moi était alors mal en point à cause de ses faillites successives. Je le plaignais mais j'enviais surtout le père de mon amie. Il est maintenant trop tard mais je regrette de ne pas avoir plus cherché à comprendre mon père, qui devait vivre des moments éprouvants. Même s'il est mort depuis longtemps, il me manque souvent.



Maeum super,
50 × 50 cm, 2013